Dévotion et objets d'affection

Les dons de Francesco Barberini aux clarisses de Fara in Sabina, de trésor à collection

Devotion and objects of affection. Francesco Barberini's donations to the Poor Clares of Fara in Sabina, from treasure to collection

Devoción y objetos de afecto. Donaciones de Francesco Barberini a las Clarisas de Fara in Sabina, de tesoro a colección

Francesca Sbardella

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/38837>

DOI : 10.4000/assr.38837

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 119-141

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Francesca Sbardella, « Dévotion et objets d'affection », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 183 | juillet-septembre 2018, mis en ligne le 01 janvier 2022, consulté le 07 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/38837> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.38837>

Francesca Sbardella

Dévotion et objets d'affection

Les dons de Francesco Barberini aux clarisses de Fara in Sabina

Dans cet article, je souhaite relire quelques moments de l'histoire du monastère des clarisses ermites de Fara in Sabina, à partir d'objets conservés en ce lieu (Gradari, 1976 ; Leggio, 2012 ; Mancinelli, 2007 ; Onori, 2013)¹. Ce château médiéval détruit par les Sarrasins et reconstruit au xv^e siècle fut, en 1673, transformé en monastère de clarisses par le cardinal Francesco Barberini (1597-1679), neveu du pape Urbain VIII. L'ensemble des objets qui s'y trouvent représente une source précieuse pour retracer d'autres histoires que celle, institutionnelle, des grands événements, en identifiant des situations et des personnes du monastère, selon un point de vue interne, communautaire et familial². L'édifice, comme il arrive souvent dans les lieux religieux de ce type, conserve une énorme quantité d'objets de nature variée : tableaux, statues, meubles, restes de personnes et reliques, mais aussi annotations éparses, notes, chroniques, journaux de communautés et lettres, toutes ces écritures, privées et personnelles, que Daniel Fabre appelle « ordinaires » (Fabre, 1998 : 16). Des objets qui représentent le trésor du monastère et qui, vus dans leur ensemble, forment un système et permettent de relire l'histoire du groupe religieux. Ce patrimoine est à considérer, au sens anthropologique, non seulement comme un simple ensemble d'objets, mais aussi comme un complexe de connaissances, de tours de main, de techniques, d'arts et de traditions liés entre eux (Zonabend, 1980). L'attitude des religieuses vis-à-vis de ce patrimoine est liée aux mécanismes de production de l'identité sociale et culturelle du groupe, et à la distinction entre soi et les autres.

La recherche anthropologique s'est maintes fois confrontée aux objets matériels et à leur « biographie culturelle » (Kopytoff, 1986). La production des objets est comprise comme un phénomène socio-économique, mais aussi comme un processus cognitif et culturel (Baudrillard, 1968 ; Solinas, 1989 ;

1. Remerciements à Michelle Boutin, traductrice et enseignante à l'Istituto Universitario di Mediazione Linguistica de Pérouse, pour sa gracieuse collaboration.

2. Pour un cadre historique sur le territoire sabin et sur le monastère de Fara in Sabina, voir notamment Leggio, 2012 ; Gradari, 1976 ; Mancinelli, 2007 ; Onori, 2013.

Pomian, 1999, chap. V ; Warnier, 1999 ; Debary, Turgeon, 2007 ; Dei, Bernardi, Meloni, 2011). Les choses matérielles, au-delà du système économique auquel elles participent, en tant qu'objets d'usage et d'échange, sont modelées et marquées par différents acteurs, qui interagissent avec elles et interviennent continuellement sur elles. Au cours du texte, nous verrons comment, à travers des actions, des pratiques rituelles, des localisations et délocalisations, à travers des traditions orales et écrites, les religieuses attribuent une forme, un statut et une validité sociale à *leurs* objets. Ces processus de validation – dont nous soulignons par ce mot le caractère intentionnel – se révèlent souvent indispensables à l'usage des objets et à leur installation dans le contexte d'appartenance. Il ne s'agit pas d'une authentification au sens strict, c'est-à-dire de la reconnaissance formelle de l'Église ou de la société élargie, mais plutôt de procédés internes à des groupes sociaux minoritaires. Ces groupes sélectionnent quelques objets, porteurs de signification, et les valident, indépendamment du statut qui leur est reconnu officiellement.

Procédant à une reconnaissance préliminaire des biens du monastère, l'Abbesse – je reprends le terme des clarisses³ – a ouvert pour moi, en plus de nombreuses salles d'archives et de dépôts, un grand coffre conservé au premier étage, me permettant ainsi d'avoir accès à deux boîtes en bois à décorations florales, l'une rectangulaire et l'autre ovale (fig. 1)⁴. La première contient des restes de tissus enveloppés dans des morceaux de papier, deux petits coussins de dévotion et quelques écrits ; la seconde, une tasse à thé en céramique, un éclat de bois et d'autres écrits. L'analyse des pièces conservées dans les deux boîtes a permis de reconstruire des fragments d'histoire inédite et de formuler des hypothèses sur les politiques religieuses et sur les orientations du culte. Avant un examen détaillé de ces objets, il est utile de faire une observation préliminaire sur leur statut général. Bien que de peu de valeur en soi, ils sont chargés, pour les religieuses du monastère, de valeurs symboliques et sentimentales précises, au point de motiver, au cours des siècles, leur conservation, leur disposition et leur entretien. Ils sont donc à considérer comme une collection de supports, dans le sens que le philosophe et historien Krzysztof Pomian donne à ce terme : à savoir un ensemble d'objets, naturels ou artificiels, maintenus par choix hors du circuit économique courant. Ce sont des *supports* en tant que matériaux chargés de puissance sacrale et, en même temps, en tant qu'agents performatifs. Pomian distingue entre les *choses* et les *sémiophores* : objets utiles d'un côté et objets investis de signification de l'autre. Tous sont composés de deux éléments, un support matériel et des signes qui, sans être un langage en bonne et due forme, jouent une fonction linguistique (Pomian, 1978 : 350).

3. La tradition orale rappelle que, au terme d'Abbesse, donné dans la règle, Claire préférerait l'expression « sœur entre les sœurs ». L'usage du mot est introduit probablement pour des exigences canoniques. Le concile de Latran IV (1215) ayant interdit l'approbation de nouvelles règles, Claire se voit imposer la règle de Benoît de Nursie, où se trouve le terme d'Abbé. Le mot est transformé en « Abbesse » pour l'ordre bénédictin féminin.

4. Les photographies contenues dans le texte ont été réalisées par l'auteure.

Fig. 1 : Boîtes de bois

La recherche sur les objets du monastère a commencé par l'intention de procéder à une première reconnaissance de type ethnographique, pour entreprendre un inventaire du matériel. L'examen du contenu des deux boîtes a été fortuit, porté par la conviction du lien fort entre objet et lieu de conservation. Dans cette première phase de la recherche, tout choix pouvait offrir un échantillon de l'histoire du monastère, même minime. En l'occurrence, les objets conservés dans les deux boîtes, quoique disparates, sont liés par le fil ténu de l'histoire et par l'interprétation des acteurs qui les ont possédés, manipulés et qui ont voulu les conserver ensemble. Conservation et/ou collectionnisme ne sont jamais l'effet du hasard, mais répondent à des besoins et à des orientations spécifiques, à des intentions personnelles ou communautaires, en tout cas à une action volontaire et sélective.

Les objets relisent l'histoire

Si l'on ouvre la grande boîte, l'attention est aussitôt arrêtée par quatre morceaux de coton grège, dans un emballage de carton, sur lequel se trouve la mention manuscrite *Morceaux de la soutane de la vénérable mère, sœur Francesca Farnese* (fig. 2), et un morceau de voile noir déchiré, emballé dans la page d'un cahier à lignes et dans du papier journal, avec ces mots tracés à la main : *Voile de la Vénérable mère sœur Francesca de Jésus et Marie, dite Farnese* (fig. 3 et 4). Au sein de l'Église, Francesca Farnese (1597-1651), dans le siècle Isabella, est rappelée pour ses nombreuses fondations de monastères de clarisses et pour la réforme des règlements internes. À travers ces écrits, les

religieuses ont transmis un modèle interprétatif des objets, en les reconnaissant et les définissant. La narration a inventé une histoire, a délimité une chaîne d'actions et de mouvements qui ont conduit à leur acceptation communautaire et, par conséquent, à leur emploi dans des pratiques dévotes et patrimoniales.

Fig. 2: Morceaux de coton blanc attribués à Francesca Farnese, monastère des Clarisses Ermites, Fara in Sabina

Au sein du monde catholique, les restes humains de personnes considérées comme spéciales – restes corporels ou reliques de contact (textiles, objets) – peuvent être thésaurisés par les curies diocésaines, par les ordres et les différentes communautés religieuses. Conserver les restes d'une personne, très souvent un fondateur ou un personnage important, représente un effort d'identification du groupe par un modèle précis de comportement, auquel le groupe entend se conformer. À des objets particuliers est reconnue une force prodigieuse et extra-humaine, susceptible de pouvoir intervenir sur la vie des hommes et dans les différentes sphères de leur quotidien, si elle est canalisée et employée selon des modalités précises. C'est un patrimoine de biens qui forment un système. Pour les acteurs sociaux impliqués, les restes sont considérés comme des reliques, mais ils ne sont pas employés dans la célébration culturelle. Avant de pouvoir être employés au culte, ils sont soumis à des traitements spécifiques dans des monastères spécialisés. Comme l'observe Jean-Pierre Albert, le moment de la mort de la personne exceptionnelle est le point de rencontre de deux destins contraires : tout en étant vouée à la désagrégation physique, la personne accède, « dans le partage des reliques à une intégrité nouvelle en chacune de ses parties » (Albert, 1995 : 45). Autour de ces restes, corporels autant que d'une autre nature, une « fiction de corporéité » est mise en acte

(Favole, 2003 : 28). Dans l'étude anthropologique, donc, il est nécessaire de distinguer entre l'objet-reste, qui consiste en des morceaux résiduels d'étoffe et d'ossements, souvent fractionnés, sales, détériorés, et l'objet-relique, objet composite qui naît de l'intégration ordonnée d'éléments hétérogènes : restes, reliquaires, accessoires pour embellir (Sbardella, 2007 : 139-166). Les restes appartiennent à cette catégorie particulière d'objets que Gian Paolo Gri définit comme « les inachevés » (Gri, 1997 : 76). Ils représentent le stade le plus bas du processus d'attribution de sens et de valeur symbolique et acquièrent leur pleine identité au moment de la fabrication. Par une transformation, l'objet passe de l'état de simple matériau corporel ou d'instrument d'usage, à celui d'un objet sophistiqué, susceptible d'être employé dans des pratiques du culte officiel. Les restes et les reliques peuvent être tous deux soumis à des processus de conservation et d'entretien. Dans notre cas, les boîtes, en raison de leur situation singulière de conservation, jouent le rôle de reliquaires. De même, le papier journal, employé de manière inattendue pour emballer des restes, nous porte à reconsidérer les modalités de conservation, en milieu religieux, de l'objet considéré comme sacré. Ce sont les mêmes habitudes de conservation et de classement que celles qu'une famille laïque réserve à des objets d'usage quotidien, mais aussi à des souvenirs (photographies, papiers, cartes postales etc.).

Fig. 3 et 4 : Morceau de voile noir déchiqueté enveloppé dans du papier de cahier

Avant d'en venir au statut des objets de Fara in Sabina, il faut donner quelques jalons de la vie de Francesca Farnese. Née à Parme en 1593, fille du duc Mario (issu de la branche des Farnese de Latera) et de Camilla Meli Lupi, de la famille des marquis de Soragna, Francesca Farnese, au siècle Isabella, est destinée initialement à un noble mariage et est éduquée pour fréquenter les cours. Toutefois, à cause de la variole qui lui défigure le visage, et probablement sur ordre de son père, en 1602, à seulement neuf ans, elle fait son entrée dans le monastère des clarisses de San Lorenzo à Panisperna. En compagnie de sa sœur Vittoria, elle impose d'emblée sa forte personnalité dans la communauté. Sur le modèle de la sainteté baroque, elle y entreprend des pratiques de dévotion austères et rigoureuses, avec les encouragements et les conseils de son confesseur, Giovanni Battista Bianchetti. Désireuse de mettre en acte ses aspirations

spirituelles et d'employer ses talents de réformatrice, Francesca Farnese réussit à convaincre son père, qui, par ailleurs, est soucieux d'accroître le prestige de la famille, de lui céder le couvent des frères mineurs et l'église adjacente de San Rocco, à Farnese, près de Viterbe. Avec d'autres clarisses qui ont embrassé son orientation, en 1618, elle se transfère dans l'édifice, qui prend le nom de Santa Maria delle Grazie. Un événement décisif dans l'activité réformatrice de Francesca Farnese est l'élévation d'Alessandro Carissimi à l'épiscopat de Castro. En 1625, Carissimi lui confie en effet la charge de rédiger les constitutions du monastère. En se fondant sur la règle de sainte Claire, Francesca Farnese durcit les pénitences, les mortifications physiques et l'exercice du silence, en un don de soi total qui, pour certains chercheurs, justifie le surnom d'« enterrées vives » donné dès lors aux clarisses de Farnese (Andretta, 1995 : 87-90).

Après avoir réformé le monastère de Farnese, fondé les monastères d'Albano, de Palestrina et de la Concezione à Rome, et s'être vouée à mettre en œuvre en leur sein une vie monastique rigide, d'ascèse et de pénitence, Francesca Farnese meurt en 1651. Le temps lui a manqué pour entreprendre la construction du cinquième monastère, pensé par elle comme le plus austère et dédié à la Plaie du Flanc de Jésus. C'est le cardinal Francesco Barberini (1597-1679), secondé par une religieuse du monastère de Palestrina, qui, appelé à Fara in Sabina pour réorganiser le monastère des tertiaires franciscaines, réalise son désir de manière posthume, en 1672 (Andretta, 1994 : 199). Le cardinal rédige personnellement les constitutions de ce nouveau monastère. Quelques années auparavant, il avait déjà pris sœur Francesca sous sa protection, tant pour ses fondations que pour ses pratiques de dévotion. Les Barberini ont en effet toujours cherché, pour des raisons de visibilité sociale et de stratégie politique, à maintenir leur emprise sur les monastères farnésiens ; en outre, le fait, pour sœur Francesca, d'avoir le statut de « protégée » des Barberini signifiait être reconnue au sein de l'Église et partager une partie du pouvoir de la famille, fût-elle modeste (Andretta 1994 : 167-173). C'est par une lettre du cardinal, datée de 1677, que nous apprenons la dénomination voulue par Francesca Farnese pour Fara in Sabina : « cinquième monastère de la cinquième Plaie, très strict, pauvre et conduit par la Divine Providence »⁵.

Conservées aujourd'hui dans le monastère de Fara in Sabina, les lettres de Francesco Barberini contiennent de précieuses informations sur ses rapports avec Francesca Farnese, mais aussi sur certains objets conservés dans les boîtes⁶. Dans cette correspondance se trouvent des lettres datées de 1675 à 1679, toutes adressées à des religieux et aux communautés locales ; il s'agit d'une source inédite pour la reconstruction de l'histoire religieuse et ecclésiastique

5. *Epistolario di Francesco Barberini*, lettre 19, 11 avril 1677.

6. Comme l'indique le texte dactylographié, les lettres du cardinal Barberini ont été transcrites, probablement entre les années 1950 et 1970, par un certain professeur Di Flavio, de Rieti, dont nous savons seulement qu'il enseignait dans un lycée. Les originaux et les transcriptions sont conservés dans les archives du monastère.

des « invisibles ». Les lettres mentionnent des noms, des communautés et des groupes quasi inconnus de la grande histoire, et qui permettent de la relire, de l'approfondir et de toucher sa trame quotidienne.

Dans une lettre du 3 novembre 1677, adressée au père Bernardo di san Giovanni, gardien du couvent de franciscains déchaux (également appelés alcantarins, du nom du réformateur Pierre d'Alcantara) de Santa Maria Occorrevoles, à Piedimonte Matese⁷, Barberini annonce l'envoi gracieux de quelques objets de Francesca Farnese, à remettre aux religieuses de Fara in Sabina. Ces objets semblent correspondre au morceau de tissu blanc et au voile que nous avons vus dans la grande boîte rectangulaire :

J'envoie encore une tunique légère et le voile noir de la Grande Mère, avec une petite tasse utilisée par elle, pour la consolation de ses filles vraies et légitimes, si Votre Paternité veut bien les leur remettre, tandis que celle-ci [Francesca], pour se conformer à la volonté des supérieurs et consultants et aux capacités de ses sujettes, laissa ces âpretés qu'elle avait désirées et qu'elle désirait voir embrasser par ces Solitaires, conformes à son idée et à la vocation par laquelle elle fut excitée par Dieu et par sa très haute providence⁸.

À propos de ces restes, nous ne possédons pas d'authentiques ni d'autres écrits formels, mais seulement ces mots de Barberini et, comme nous l'avons vu, les étiquettes qui les attribuent à Francesca Farnese, non datables. Or les objets, pour être investis d'une puissance sacrale, donc pour pouvoir être employés dans un sens religieux ou pour être reconnus dignes de patrimonialisation, ont besoin d'une reconnaissance. Ces procédés de validation peuvent advenir à deux niveaux différents : niveau juridique et officiel, certifié par les autorités ecclésiastiques à travers le certificat d'authenticité, ou authentique⁹, mais aussi niveau interne, communautaire et local, par des écrits communautaires informels, des actes rituels et par la tradition orale. Ce type de processus s'applique non seulement aux objets produits et construits par l'action de l'individu, mais aussi à des objets de nature organique, c'est-à-dire des restes humains.

Dans le cas des objets de Francesca Farnese conservés dans le monastère de Fara, la construction de validité, produite en milieu communautaire, ne semble jamais avoir été mise en rapport avec la validation officielle, qui n'est jamais advenue, ou, si elle a eu lieu, n'a pas laissé de documents. Au cours du temps, les religieuses ont opéré des choix, ont reconnu de façon autonome une valeur exceptionnelle à certains objets. Se dessine un rapport délicat entre des aires de compétence diverses, celle, masculine, du clerc séculier, et l'aire

7. D'après *Epistolario di Francesco Barberini*, lettre 4, 30 janvier 1677.

8. *Epistolario di Francesco Barberini*, 3 novembre 1677.

9. Sur le certificat d'authenticité, ou authentique, voir Herrmann-Mascard, 1975 ; Naz, 1965 : 572 ; Leclercq, 1907 : 2294-2359 ; Séjourné, 1937 : 2312-2376. Selon le *Codex Iuris Canonici* de 1917, le document d'authentique peut être produit par des cardinaux, par les ordinaires du lieu (évêques, vicaires généraux et épiscopaux) ou par des prêtres habilités à cette mission (can. 1283, § 1). Dans le *Code de Droit Canon* de 1983, il n'y a pas de référence explicite à la procédure d'authentification.

féminine et monastique. Ce partage se répercute clairement sur la pratique religieuse même et sur les choix de conservation et d'exposition des objets. L'idée d'authenticité a plusieurs implications. L'attribution d'authenticité est l'acte qui, reconnaissant certains caractères sur le plan sémantique et/ou esthétique, les reproduit ensuite sur le plan performatif et normatif, ce qui permet de leur attribuer le caractère de véridicité et d'universalité.

Je n'ai pas retrouvé la « petite tasse » dont parle Barberini¹⁰ dans la lettre au père Bernardo, troisième objet donné aux religieuses de Fara, dans les dépôts conventuels; du moins je n'ai trouvé aucune tasse liée au nom de Francesca Farnese. Néanmoins, la tradition orale du couvent a porté mon attention vers une tasse conservée dans la petite boîte ovale. Il s'agit d'une tasse à thé en céramique avec des décorations bleues et une croix en son centre (fig. 5).

Fig. 5 : Petite tasse en céramique à décorations bleues, don du Cardinal Barberini, monastère des Clarisses Ermites, Fara in Sabina

Selon certains historiens de l'art, la couleur bleue laisserait supposer une datation de l'époque de la Renaissance et, selon les mots et les récits des religieuses, on suppose que c'est justement la tasse dont Barberini parle. Un billet écrit à la main est pourtant attaché à la tasse qui atteste, en contradiction avec la tradition orale: « Dans cette tasse a bu le Bienheureux Leonardo da Porto Maurizio ». À l'intérieur de la grande boîte sont conservés deux restes de tissus authentifiés en 1751 et reconnus comme des parcelles de vêtements du père missionnaire Leonardo da Porto Maurizio (fig. 6).

10. Le choix du terme « petite tasse » renvoie à une familiarité d'utilisation et de perception.

Fig. 6 : Restes textiles appliqués sur une authentique (1751)

Au siècle Girolamo Casanova (1676-1751), le père Maurizio était religieux de l'ordre des frères mineurs, concepteur et propagateur de la pratique de la *Via Crucis*, mort à Rome dans le couvent de San Bonaventura, le 26 novembre 1751, proclamé saint par Pie IX en 1867 (Busolini, 2005). L'authentique, munie d'un sceau en cire, est signée par Natale, frère gardien de ce couvent :

J'atteste, moi qui signe ci-dessous, que ceci est la parcelle recueillie et munie d'un sceau, de l'habit du Père Frère Leonardo da Porto Mauritio, missionnaire apostolique de l'ordre des mineurs réformés : en provenance de sa retraite du couvent de San Bonaventura de Rome. / Il mourut le 26 novembre 1751. Pour donner foi à ceci / Depuis le même couvent, le 10 décembre 1751 / Frère Natale de Rome, gardien¹¹.

La tradition orale monastique semble avoir privilégié l'identification qui tient le plus compte, pour le dire avec les mots de La Cecla, de la vie affective des objets (La Cecla, 1998). La mère prieure et les autres religieuses de la communauté sont très liées à l'idée que cette tasse pouvait être en effet celle de Francesca Farnese, malgré l'attestation qui l'identifie. Reconnue comme propriété de leur fondatrice, avec l'hypothèse qu'elle l'employait au quotidien, elle est considérée comme un souvenir de famille. L'objet, en dialogue continu entre les individus, comporte l'activation de dynamiques découlant de l'auto-perception. Chaque groupe a le droit tacite d'accepter, de refuser ou de

11. « Testor Ego infrascriptus, hic colligatam, sigilloque : munitam Particulam esse habitus Pris Fris Leonardi a Porto Mauritio missionarij Aplici Ordinis Minorum Reform [reformatum]: de Recessu Conventus Sancti Bonaventurae de Urbe./ Qui obiit die 26 novembris 1751. In quorum fidem/ Ex eodem conventu ac die 10 decembrii 1751/ Fr Natalis a Roma Guard. »

modifier la reconnaissance de l'objet (Brown, 1988 : 191) et, par conséquent, sa validité. Le choix permet de renforcer, de stabiliser ou au contraire de rompre des liens sociaux (Gilsenan, 1973 : 48) et implique de partager des présupposés et des intentions. Les religieuses de Fara privilégient le lien avec Francesca, figure de fort impact charismatique, et à cette fin, s'emploient à élaborer pour leur usage une histoire d'appartenance.

À l'intérieur de la grande boîte, nous trouvons aussi un emballage en papier journal contenant deux petits coussins ornés de l'image de sainte Giacinta (1585-1649) sur son lit de mort (fig. 7).

Fig. 7 : Coussins avec l'image de sainte Jacinthe sur son lit de mort

À première vue, ces objets de dévotion de petite taille, à usage domestique et ornemental, ne semblent avoir aucun rapport avec les autres ; ils s'avèrent eux aussi liés au nom de Francesca Farnese et ils nous permettent de jeter une lumière sur des relations sociales. Habile à nouer des alliances, Francesca se garantit la protection des Barberini pour tous les monastères fondés par elle et réformés, grâce à un rapport privilégié avec Francesco Barberini, mais aussi celle des femmes du patriciat romain, dont Giacinta Marescotti (Andretta, 1994 : 171 ; Andretta, 1995 : 89). Née en mars 1585 dans le château de Vignanello, du comte Marcantonio et d'Ottavia Orsini, Giacinta est la fille de Vicino, seigneur de Lugnano et de Bomarzo, et de Giulia, fille de Galeazzo Farnese. La famille, appartenant à la noblesse locale, se prévaut d'une origine ancienne, et connaît dans ces années une ascension permise notamment par l'appui des Farnese, à qui elle est liée par une politique matrimoniale heureuse. À nouveau, ces objets sont en rapport entre eux, révélant des relations historiques, politiques et affectives.

Beaucoup de ces objets sont témoins d'une histoire religieuse faite de valeurs, de credo, de présupposés de vie. Dans la petite boîte ovale se trouve un emballage de papier avec l'inscription *Figuier de saint Pierre d'Alcántara* (fig. 8).

Fig. 8 : Morceau de figue attribué à saint Pierre

Considéré comme le réformateur de l'ordre franciscain masculin, Pierre d'Alcántara (1499-1562) rédige les constitutions des membres de la plus stricte observance, proposant un idéal de vie plus austère. Par la bulle *Felicitate quidam* du pape Léon XIII, en 1897, les religieux sont réunis à l'ordre des frères mineurs. La communauté de Fara in Sabina, dès sa fondation, a un lien étroit avec les alcantarins de Piedimonte Matese, au point d'en adopter certaines coutumes de vie quotidienne et liturgique. Affiché à l'entrée des deux structures conventuelles, le dit de Sénèque *O beata solitudo, o sola beatitudo* souligne le lien entre séparation du monde et réalisation de la tranquillité de l'âme. Les religieuses du monastère rappellent souvent que Francesca Farnese elle-même se donne Pierre d'Alcántara pour idéal de rigueur et d'austérité. Les objets conservés parcourent l'histoire de l'ordre, et sont conservés en tant que supports matériels d'*exempla* à imiter, toujours en lien avec le parcours de Francesca Farnese.

Si ces objets sont aujourd'hui cachés dans les deux boîtes, ils n'en sont pas moins chargés d'une très haute signification, reconnus comme des symboles de l'esprit et de l'orientation du groupe et conservés avec un soin extrême. Ils sont « vivants » dans la pratique liturgique quotidienne du groupe ; il arrive qu'on les sorte des boîtes pour les observer et les utiliser dans des pratiques de prières et de dévotion. Ce sont là des occasions pendant lesquelles est exposée la tradition historico-politique du groupe. Quant aux morceaux de

papier journal parfois employés comme emballage, ils datent pour la plupart des premières années du xx^e siècle: s'ajoute une étape supplémentaire, entre le xvii^e siècle et le présent, pour la conservation des objets, qui est l'intention *constante* des religieuses.

De trésor à collection

Dans les mêmes années, le cardinal Barberini continue à donner des objets aux religieuses de Fara. En 1677, il expédie des restes de tissus et de cheveux de saint François d'Assise, ainsi que des cheveux de sainte Claire, placés dans un reliquaire façonné à cette occasion (fig. 9).

Fig. 9: Restes textiles et cheveux présumés appartenir à saint François d'Assise, dans un reliquaire

Ayant trouvé quelques reliques, peu nombreuses, mais estimables, qui m'avaient été données il y a longtemps, du patriarche séraphique saint François, votre père, et de votre mère, sainte Claire, je les ai fait placer dans un reliquaire dévot, mais avec égard à la pauvreté dévote professée par les pures âmes des solitaires. À l'attestation de la bienheureuse mémoire de l'évêque d'Assise, j'ai ajouté la mienne du don que j'en fais aux susdites, en recommandant mon âme afin qu'elle se repente bien de ses fautes, graves et nombreuses, pour jouir de leurs œuvres et de leurs prières lors de l'appel que l'on attend pour l'éternité (*Epistolario di Francesco Barberini*, 26 mai 1678)¹².

12. «Havendo trovato alcune puoche ma stimabili reliquie, che m'erano state date da lungo tempo, del serafico patriarcha S. Francesco, vostro padre, et vostra madre S. Chiara, le ho fatte porre in un divoto reliquiario, ma con riguardo alla divota povertà che dalle pure anime delle Solitarie si

Le cardinal choisit deux saints liés directement aux clarisses : le fondateur du premier ordre franciscain masculin, la fondatrice du second ordre franciscain (les clarisses). Autant que les reliques, le choix d'un reliquaire austère, conforme à la « pauvreté dévote » des destinataires, a une incidence capitale pour la réinterprétation spirituelle des restes et pour la perception ultérieure par les religieuses.

Le reliquaire, rattaché à un contexte et à une intention, a en effet des contours sociaux et symboliques propres (David-Danel, 1990). En premier lieu, il est le véhicule de la conservation et de la circulation des restes, donc de l'expansion de leur valeur dans l'espace. Dans la pratique religieuse, il assure la « vitalité » du reste (Guidoni, 2005 : 216) et rend en même temps possible l'organisation de déplacements d'hommes et de biens. C'est par sa médiation, toujours pensée et contrôlée, que le sujet culturel peut s'approcher des restes, les voir, chercher leur contact, les vénérer. Leur emploi représente un mode de « thésauriser » (Dierkens, 1999 : 244), à entendre comme une protection, un moyen de conservation, mais aussi un outil pour leur emploi, concret et symbolique. L'aspect et la valeur, historique et/ou économique, du reliquaire peuvent avoir une incidence sur la perception de son contenu. Dans de nombreuses circonstances, il devient garant de l'authenticité et de la véracité.

Le reliquaire contenant les restes de saint François d'Assise et de sainte Claire porte notre attention vers une petite vitrine d'exposition qui se trouve dans les archives du monastère. La petite vitrine est un lieu de visibilité au sein de la clôture, réunissant des objets chargés par la communauté d'une valeur symbolique particulière. Un témoignage supplémentaire du lien des religieuses avec ces deux figures de saints (un lien, de toute évidence, partagé et intériorisé) est un document conservé dans la boîte ovale, qui concerne la découverte présumée du corps de saint François à Assise. Ce compte rendu détaillé de l'événement, qui ne porte aucune date, est écrit, vraisemblablement, par une religieuse du monastère (fig. 10 a-b).

Dans les *Constitutions*, le cardinal prescrit aux religieuses l'observance de la règle d'Urbain IV, observée alors dans tous les monastères de clarisses. Francesca Farnese elle-même se trouve au sein d'une telle orientation, tendue vers l'extrême pauvreté et la simplicité spirituelle.

En 1677 toujours, Barberini envoie des restes de saint Pierre d'Alcántara avec ceux du bienheureux Pascal Baylon (1540-1592), franciscain alcantarin :

J'ai fait venir de Palestrina les reliques de saint Pierre d'Alcántara et du bienheureux Pascal Baylon, qui se conservaient dans de petits reliquaires de cristal de mont (peut-être une montagne de l'Alto Adige ou une montagne de Valteline, ou de la Montagne Blanche, en Bohême, près de Prague), avec des ornements partie de métal doré, partie d'argent, duquel [métal] les figures des personnages susdits, quoique petites, se trouvent

professa. Alla attestazione della b. m. del vescovo di Ascesi ho sottoscritto la mia del dono che alle suddette ne fo, raccomandando l'anima mia acciò bene si penta delle gravi e molte sue colpe per godere delle loro opere et orationi alla chiamata che si sta aspettando per l'eternità ».

dans [la partie] supérieure. Je fais réduire les reliquaires à la simplicité franciscaine, et ceci a été le prétexte pour les faire conduire à Rome, et j'en enlèverai une parcelle, de chacune des reliques, de manière qu'elles apparaissent intactes et de manière à ne pas contrarier les religieuses de Palestrina. En ce moment, je fais aussi placer dans de petits reliquaires, pour partie de cristal de mont, ces particules ôtées, et on les enverra avec des petits ornements dévots, simples et pauvres, comme le professent les solitaires. Que sœur M. Gratia se prépare donc, car le bienheureux Pascal, en plus d'être venu en image, vient par des particules de ses os (*Epistolario di Francesco Barberini*, 7 avril 1677)¹³.

Fig. 10 a-b: Rapport inédit sur la retrouvaille du corps de saint François d'Assise

En accord avec les mots du cardinal, la tradition orale conventuelle rapporte que ces restes étaient placés dans des reliquaires jumeaux. Aujourd'hui, il n'en reste qu'un seul, qui renferme les ossements présumés de saint Pierre d'Alcántara : ce reliquaire nous reconduit à la petite vitrine d'exposition où il est conservé (fig. 11). À côté de cet objet se trouve une statue en bois polychrome, de 29 centimètres de hauteur, qui représente la Madone de la Providence, appelée « Petite Abbessse » (fig. 12).

13. « Ho fatto venire da Palestrina le reliquie di S. Pietro d'Alcantara e del B. Pasquale Bailon, le quali si conservavano in reliquari etti [sic] di cristallo di Montagna (forse Montagna in Alto Adige, o Montagna in Valtellina o Montagna Bianca, in Boemia, vicino a Praga), con ornamenti parte di metallo dorato parte d'argento, del quale le figure de i suddetti, ancorché picciole, sono nel di sopra. Io fo ridurre i reliquariii alla semplicità franciscana, e questo è stato il pretesto di farle condurre a Roma, et ne leverò una particella da ciascuna delle reliquie, in modo che appariscino intere et in modo da non disgustare le religiose di Palestrina. Hora fo ancora porre in reliquiaretti, parte di cristallo di monte, quelle particole che si levono, et si manderanno con piccoli e divoti ornamenti, semplici e poveri, come professano le Romite. Tanto che s'accinga Sr M. Gratia, ch'è, oltr'essere venuto il B. Pasquale, in imagine, viene in particella di sua ossa ».

Fig. 11 : Restes osseux présumés appartenir à saint Pierre d'Alcantara, dans un reliquaire

Fig. 12 : Statue colorée en bois, représentant la Madone de la Providence, dite *La Badessina*

Les *Constitutions* de 1678, écrites par Barberini, s'ouvrent justement sur une référence à la mère de Jésus, protectrice et abbesse perpétuelle du monastère.

Au nom de la Très Bienheureuse Trinité Père, Fils et Saint-Esprit et de la Très Sainte Mère de notre Seigneur JÉSUS Christ, Dame Protectrice et notre Abbessse perpétuelle, voici le début des Constitutions des Religieuses solitaires déchaussées de sainte Claire, qui vivent dans ce monastère érémitique de Santa Maria de la Providence secourante, selon l'institut du glorieux saint Pierre d'Alcantara et de la Vénérable Mère sœur Francesca de Jésus Marie, dite Farnese (*Costituzioni di Francesco Barberini*: 7)¹⁴.

La même image peinte, qui remonte à 1600, se trouve dans la salle du chœur (fig. 13), dans laquelle les religieuses se rendent chaque jour pour prier. En outre, comme il est reporté dans les *Constitutions* de Barberini (chap. 8: 70-71), et selon un usage maintenu jusqu'en 1963, la novice devait faire sa profession devant l'image de la Madone de la Providence. C'est une nouvelle preuve de la force de l'orientation liturgique de Barberini, qui fournit une ligne directrice de comportement précise, en orientant l'expérience culturelle et liturgique des religieuses.

14. « Nel Nome della Beatissima Trinità Padre, Figliuolo, e Spirito Santo, e della Santissima Madre del Signore nostro GIESU' Christa Signora Protettrice, e perpetua Abbadessa nostra, incominciano le Costituzioni delle Religiose Solitarie Scalze di Santa Chiara, che in questo Eremitico Monastero di S. Maria della Providenza Soccorrente vivono secondo l'Instituto, del Glorioso S. Pietro di Alcantara, e della Ven. Madre Suor Francesca di Giesù Maria detta Farnese ».

De tous ces exemples, nous voyons comment les objets mêmes renvoient l'un à l'autre, en suivant un fil thématique, interprétatif, mais aussi esthétique. Leur emplacement, toujours réfléchi, permet de lire des liens et des significations. L'utilisation d'un bien est en effet un choix de la part d'un individu, qui peut s'en servir ou le donner (Hicks, 1965 : 166). Tout objet matériel est avant tout un moyen de communication non verbal (Douglas, 1993 : 69) : accepter, acheter, voler ou offrir un objet donne sens au monde environnant, permet d'y tenir une place ou d'envoyer un message. L'individu construit son propre monde avec les biens qu'il a à disposition et qu'il choisit. L'objet de dévotion n'échappe pas à cette logique. Les transactions, les donations et les emplois auxquels il est soumis peuvent jeter une lumière sur les logiques de comportements d'individus et de groupes et sur les rapports de réciprocité et de conflit. Le don est avant tout un symbole. Comme tous les biens et les services, il a une valeur d'usage et une valeur d'échange tangibles, ainsi qu'une « valeur de lien » (Godbout, 1992 : 346). Accepter un don signifie accepter un contrat implicite avec l'autre : il est « le moteur et le performateur par excellence des alliances » (Caillé, 2007 : 19 ; Caillé, 1997).

Fig. 13 : *Vierge de la Divine Providence avec des religieuses farnésiennes*, huile sur toile, cadre romain, fin XVII^e-début XVIII^e s.

Ce que Barberini a offert, et imposé indirectement, est un rapport privilégié avec les saints évoqués, un rapport que le bénéficiaire n'aurait pas été en mesure d'obtenir et de développer par lui-même. Une force spirituelle supérieure entre en jeu, rendue disponible et partagée par les protagonistes. Le donateur tient le rôle de guide spirituel, de conseiller, d'intermédiaire avec le saint. En offrant l'objet, il tend à transmettre un ensemble de modèles culturels qui lui sont liés, de principes, de valeurs auxquelles croire, d'idéaux, de comportements de référence. Accepter le don, d'un autre côté, signifie, sinon partager complètement ces modèles, au moins être bien disposés envers eux.

Il est vrai que Francesco Barberini, en tant que cardinal protecteur, était tenu, selon l'usage de l'époque, de faire des dons au monastère. Il n'en est pas moins indéniable qu'il y ait eu, en plus de cette obligation, le choix conscient et réfléchi de certains objets. Barberini (ou une autre personne agissant en son nom) a effectué un choix entre différentes possibilités d'objets (parmi des

objets religieux, évidemment) et les religieuses qui les ont reçus ont, à leur tour, choisi de les garder, de les classer et de les ranger suivant des modalités qui leur sont propres. Ces objets n'ont pas simplement été mis à l'intérieur du trésor du monastère, ou déposés indistinctement dans certaines pièces du monastère. Des emplacements ont été prévus pour chacun d'entre eux, pour les mettre en valeur et en évidence. Ce sont des lieux cachés, mais leur mise en place précise, soignée et autonome, a créé une forme d'exposition. Conserver ces objets séparés du reste du trésor, les ranger individuellement et, aspect encore plus important, *les lier ensemble par une interprétation* sont autant d'actions qui transforment les objets en collection et font des religieuses les collectionneuses de ces objets dévots. Il m'apparaît nécessaire d'insister sur cette idée de « collection » (dans ce cas, une collection intime et interne au groupe), et de la distinguer du « dépôt », la « collection » venant puiser dans l'ensemble plus large des objets en dépôt dans le monastère. Ces objets, nullement inertes, rentrent dans des pratiques de dévotion ; on les montre aux novices, ils font partie intégrante de rapports de communauté. L'acte rituel formalise leur mise en valeur et leur destination.

Cependant, le don marque très souvent une hiérarchie entre les personnes impliquées dans l'échange ou dans le processus de circulation. Donner instaure toujours (même au sein des données systémiques de la réciprocité) une différence et une inégalité de condition entre donateur et bénéficiaire, mais donner des restes ou des reliques accentue cet aspect. L'acte de don rapproche les protagonistes (un partage se met en œuvre), mais en même temps les éloigne socialement, dans la mesure où l'un sera toujours débiteur de l'autre (Caillé, 1997 : 95). Il produit un rapport effectif de supériorité. Le dû perçu n'est pas traductible en termes matériels et aboutit à un renforcement du lien, de la dépendance spirituelle vis-à-vis du donateur. Les religieuses du monastère de Fara in Sabina ont ainsi conservé les dons du cardinal, mais aussi des objets semblables à cette orientation, qui s'inscrivent dans le même cadre interprétatif. Les dons du cardinal Farnese aux clarisses soulignent avec force le rapport inégal entre hommes et femmes au sein du clergé, et la difficulté à ce qu'émergent des relectures et réorientations féminines autonomes, pour l'introduction de pratiques liturgiques et de prières.

Le cardinal Barberini, par les restes envoyés et par ses mots, oriente les religieuses du monastère vers une claire identité franciscaine et clarisse. Dans cette perspective, un autre objet est central : le tableau représentant l'arbre généalogique des frères mineurs, encore conservé au monastère (fig. 14). Francesco Barberini, après l'avoir donné aux religieuses de Fara, en 1677, demande de le modifier en introduisant la figure de la Madone de la Providence et celle de Francesca Farnese (fig. 15, détail de l'arbre généalogique, en haut à gauche) :

Vous recevrez la figure de la Mère sœur Francesca avec le voile réformé, et le tout selon sa chère pauvreté. Une telle quantité d'images vient [à vous] que vous pourrez, non seulement raccommodez avec cette image pauvre dans les deux arbres envoyés ici, en fabriquant la colle avec une farine fine, mais on envoie aussi les images de sainte Marie de la Providence Secourante, pour les ajouter aux deux arbres déjà

envoyés, de la même forme que dans les deux autres, [de sorte que vous pourrez aussi] composer au-dessus du nom des saints martyrs Petrus Baptista et ses compagnons, sur ceux-ci, en couvrant les noms là où ils ont été imprimés. Votre Paternité pourra aider la mère Abbesse à écrire un brouillon de sa lettre au père Provincial et aux frères de Piedimonte, comme aussi, *mutatis mutandis*, aux quatre abbesses des couvents de la Grande Mère. Et si l'une des sœurs a une meilleure écriture pour la recopier, il suffira qu'elles soient signées par elle¹⁵.

Fig. 14: *Arbre des pères alcantarins*, estampe, XVII^e s.

Les dons du cardinal Barberini, accompagnés dans le cas présent d'une suggestion fortement incitative, inscrivent le monastère de Fara, d'un côté, dans le cours de la réforme farnésienne, en faisant référence directement au second ordre (restes de Francesca Farnese, de Giacinta Marescotti et de sainte Claire), malgré la particularité de la vie érémitique; de l'autre, au sein de l'ordre franciscain et de sa spiritualité (restes de saint François, de saint Pierre d'Alcántara et de saint Pascal Baylon).

15. Epistolario di Francesco Barberini, lettre n° 40 à Bernardo di san Giovanni, 4 août 1677: « Riceverà la figura della Madre Sr. Francesca con il velo riformato e tutto secondo l'amata sua povertà. Vengono tante imagini che potrà non solo raccomandare con questa imagine povera nelli dua alberi mandati di qua, facendo la colla con la farina sottile, ma si mandano ancora le imagini di S. Maria della Provvidenza Soccorrente per aggiungerli alli due alberi già mandati, alla forma che nelli altri dua, comporre di sopra il nome dei santi martiri Petrus Batista et socii sopra di essi, rimanendo coperti i nomi dove sono stati stampati. V.P. potrà aiutare la madre Abadessa a sbazzare la sua lettera al P. Provinciale et a i fratelli di Piedimonte, come ancora, *mutatis mutandis* alle quattro abadesse de i conventi della Gran Madre. Et se qualcuna delle sorelle ha miglior carattere per riscrivere, basterà che da lei siano sottoscritte ».

Fig. 15: *Arbre des pères alcantarins*, estampe, xvii^e s., détail

*

* *

Le cas présenté me permet de mettre au premier plan la relation existant entre la valeur sémantique reconnue à l'objet religieux (et par conséquent la vie spirituelle qui tourne autour de lui) et les techniques de fabrication. Je voudrais prendre en considération pour finir cette expression (« fabrication ») au sens plus ample de sa valeur sémantique. La fabrication comprend la transformation effective de restes, en vue de leur rangement dans des châsses/ reliquaires, le transfert dans un lieu-reliquaire différent, mais aussi l'ensemble des manœuvres, même modestes, accomplies par l'acteur social pour la prise en considération de l'objet et son usage éventuel. Ce processus intègre aussi les écritures de reconnaissance et/ou de validation. Ces actions, étapes d'une véritable fabrication, construisent, produisent et créent des objets-sémiophores. Le verbe latin dont le mot est dérivé (*fabricare*) nous indique la voie, puisqu'il comporte l'idée de produire par transformation, façonnage, union de morceaux, ou par des interventions sur la matière première, souvent déjà partiellement travaillée. Le parcours accompli dans la collection de Fara in Sabina permet de reconnaître que l'objet de dévotion est fabriqué, c'est-à-dire volontairement pensé et construit, par des processus de transformation qui lui attribuent, en plus de valeurs religieuses et sacrales, des pouvoirs politiques et sociaux. Dans le contexte de relations concrètes, il finit par agir comme un instrument politique.

Et même quand, comme dans le cas pris en examen, ce qu'ils exprimaient s'est perdu, de même que l'influence qui était la leur dans le contexte d'origine, ils restent porteurs de la mémoire religieuse et politique du groupe, actualisée et rendue disponible par la pratique du collectionnisme.

Francesca SBARDELLA
 Université de Bologne
 francesca.sbardella@unibo.it

Sources

Monastero di Fara in Sabina, Archivio.
Epistolario di Francesco Barberini (1675-1679).
Le Costituzioni di Francesco Barberini (1678).

Bibliographie

- ALBERT Jean-Pierre, 1995, « Le corps défait. De quelques manières pieuses de se couper en morceaux », *Terrain*, 18, p. 33-45.
- ANDRETTA Stefano, 1994, *La venerabile superbia. Ortodossia e trasgressione nella vita di Suor Francesca Farnese (1593-1651)*, Turin, Rosenberg & Sellier.
- , 1995, « Farnese, Francesca », in *Dizionario Biografico degli Italiani*, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, vol. 45, p. 87-90.
- BAUDRILLARD Jean, 1968, *Le système des objets*, Paris, Gallimard.
- BROWN Peter, 1988, « Reliquie e status sociale nell'età di Gregorio di Tours », in Brown P., *La società e il sacro nella tarda antichità*, Turin, Einaudi, p. 180-207 [« Relics and Social Status in the Age of Gregory of Tours », in Brown P., *Society and the Holy in late Antiquity*, 1982].
- BUSOLINI Dario, 2005, « Leonardo da Porto Maurizio, santo », in *Dizionario Biografico degli Italiani*, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, vol. 64, p. 437-439.
- CAILLÉ Alain, 1997, « Du don comme réponse à l'énigme du don. À propos de Maurice Godelier », *L'Homme*, 142, p. 93-98.
- , 2007, *Le tiers paradigme. Anthropologie philosophique du don*, Paris, La Découverte.
- DAVID-DANEL Marie-Louise, 1990, « Reliquaire », in Jacquemet G. (éd.), *Catholicisme. Hier, aujourd'hui, demain*, Paris, Letouzey et Ané, vol. 12, coll. 851-853.
- DEBARY Octave, TURGEON Laurier (éd.), 2007, *Objets et mémoires*, Paris-Québec, Éditions de la Maison des Sciences Humaines-Presses de l'Université Laval.
- DEI Fabio, BERNARDI Silvia, MELONI Pietro (eds.), 2011, *La materia del quotidiano. Per un'antropologia degli oggetti ordinari*, Pise, Pacini.
- DIERKENS Alain, 1999, « Du bon (et du mauvais) usage des reliquaires au Moyen Âge », in Bozók E., Helvétius A. M. (éd.), *Les reliques. Objets, cultes, symboles*, Turnhout, Brepols, p. 239-252.

- DOUGLAS Mary, 1993 [1966], *Purezza e pericolo. Un'analisi dei concetti di contaminazione e tabù* [Purity and Danger. An analysis of Concepts of Pollution and Taboo], Bologne, il Mulino.
- FABRE Daniel (ed.), 1998 [1997], *Per iscritto. Antropologia delle scritture quotidiane* [Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes], Lecce, Argo.
- FAVOLE Adriano, 2003, *Resti di umanità. Vita sociale del corpo dopo la morte*, Rome-Bari, Laterza.
- GILSENAN Michael, 1973, *Saint and Sufi in Modern Egypt. An Essay in the Sociology of Religion*, Oxford, Clarendon.
- GODBOUT Jacques T., 1992, *L'esprit du don*, Montréal, Paris, La Découverte.
- GRADARI Ermes, 1976, *Fara in Sabina attraverso la sua storia*, Fara Sabina, Pro loco.
- GRI Gian Paolo, 1997, « Salire verso la grazia. Strutture simboliche marginali dell'itinerario religioso », in Accademia Udinese di Scienze Lettere ed Arti (ed.), *Santuari Alpini. Luoghi e itinerari religiosi nella montagna friulana. Atti del Convegno di Studio*, Tavagnacco (UD), Arti Grafiche Friulane, p. 76.
- GUIDONI Rachel, 2005, « Entre relique et reliquaire. L'exceptionnelle momie de Gling Rinpoche (1903-1983) », in Borgeaud P., Volokhine Y. (éd.), *Les objets de la mémoire. Pour une approche comparativiste des reliques et de leur culte*, numéro spécial des *Studia Religiosa Helvetica*, 10/11, p. 193-217.
- HERRMANN-MASCARD Nicole, 1975, *Les reliques des saints. Formation coutumière d'un droit*, Paris, Klincksieck.
- HICKS John Richard, 1965, *A Revision of Demand Theory*, Oxford, Oxford University Press.
- KOPYTOFF Igor, 1986, « The Cultural Biography of Things: Commoditization as Process », in Appadurai A. (ed.), *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 64-91.
- LA CECLA Franco, 1998, *Non è cosa. Vita affettiva degli oggetti*, Milan, Elèuthera.
- LE BRETON David, 2000, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, Presses universitaires de France.
- LECLERCQ Henri, 1907, « Reliques et reliquaires », in Cabrol F., Leclercq H. (éd.), *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, Paris, Letouzey et Ané, vol. 1/A, coll. 2294-2359.
- LEGGIO Tersilio, 2012, *Fara in Sabina. Profilo storico di un castello medievale*, Passo Corese, Sedigraf.
- MANCINELLI Maria Letizia, 2007, *Il Registrum omnium ecclesiarum Diocesis sabinen-sis (1343): una fonte per la conoscenza della topografia ecclesiastica nella Sabina medievale*, Rome, Società alla Biblioteca Vallicelliana.
- NAZ Raoul, 1965, « Reliques », in Naz R. (éd.), *Dictionnaire de droit canonique*, Paris, Letouzey et Ané, vol. 7, coll. 572.
- ONORI Elena, 2013, « S. Maria del Soccorso e S. Maria della Provvidenza: la committenza Barberini nel Castrum Pharae », in Boesch Gajano S., Tersilio L. (eds.), *Da Santa Chiara a suor Francesca Farnese. Il francescanesimo femminile e il monastero di Fara in Sabina*, Roma, Viella, p. 151-182.
- POMIAN Krzysztof, 1978, « Collezione », in Romano R. (ed.), *Enciclopedia*, Turin, Einaudi, vol. 3, p. 330-364.

- , 1999, *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard.
- REMOTTI Francesco, 2002, « Introduzione », in Remotti F. (ed.), *Forme di umanità*, Milan, Bruno Mondadori, p. 1-31.
- , 2006, « Tanato-metamorfosi », in Remotti F. (ed.), *Morte e trasformazione dei corpi. Interventi di tanatometamorfosi*, Milan, Bruno Mondadori, p. 1-34.
- SBARDELLA Francesca, 2007, *Antropologia delle reliquie. Un caso storico*, Brescia, Morcelliana.
- SÉJOURNÉ Paul, 1937, « Reliques », in *Dictionnaire de théologie catholique*, Paris, Letouzey et Ané, vol. 13/2, coll. 2312-2376.
- SOLINAS Pier Giorgio, 1989, *Gli oggetti esemplari. I documenti di cultura materiale in antropologia*, Montepulciano, Ed. del Grifo.
- SPOONER Brian, 1986, « Weavers and Dealers: Authenticity and oriental carpets », in Appadurai A. (ed.), *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 195-235.
- WARNIER Paul, 1999, *Construire la culture matérielle. L'homme qui pensait avec ses doigts*, Paris, Presses universitaires de France.
- ZONABEND Françoise, 1980, *La mémoire longue. Temps et histoires au village*, Paris, Presses universitaires de France.

Dévotion et objets d'affection. Les dons de Francesco Barberini aux clarisses de Fara in Sabina, de trésor à collection

Les objets conservés en un lieu représentent une source précieuse pour tracer d'autres histoires, en replaçant dans une perspective interne et familiale des événements, des circonstances et des personnes, ignorés par l'histoire officielle. Certains moments de l'histoire du monastère clarisse de Fara in Sabina (Rieti) sont ici relus à partir d'objets dévotionnels (tableaux, statues, bibelots, restes et reliques) qui y sont conservés et dont certains lui furent donnés par le cardinal Francesco Barberini. L'analyse de certaines de ces pièces permet de reconstruire les fragments d'une histoire inédite et d'envisager des hypothèses concernant les politiques religieuses et les orientations culturelles du monastère. Constituées non seulement par les objets en question, mais aussi par les paroles des religieuses, leurs récits, leurs souvenirs et toutes les écritures quotidiennes (annotations éparses, notes, chroniques et journaux communautaires, lettres) se rapportant à ces objets, les sources, privées et informelles, éclairent notamment le rapport qui liait Francesco Barberini et Francesca Farnese (1597-1651), fondatrice du lieu, ainsi que les intentions stratégiques de Barberini.

Mots-clés : catholicisme, culture matérielle, reliques, monachisme.

Devotion and objects of affection. Francesco Barberini's donations to the Clarisses of Fara in Sabina, from treasure to collection

The objects preserved in one place are a valuable source for drawing other stories, by placing in an internal and family perspective events, circumstances and people which are ignored by official history. Moments in the history of the Clarisse monastery of Fara in Sabina (Rieti) are thus re-read through devotional objects (paintings, statues, trinkets, remains and relics) which are preserved here and some of which were donated by Cardinal Francesco Barberini. The analysis of some of these pieces allows us to reconstruct the fragments of an unpublished story and to consider some hypotheses concerning religious policies and religious orientations of the monastery. Constituted by these objects, but also by the words of the nuns, their stories, their memories and all daily writings related to these objects (scattered annotations, notes, chronicles and community newspapers, letters), private and informal sources, highlight in particular the relationship between Francesco Barberini and Francesca Farnese (1597-1651), founder of the place, as well as the strategic intentions of Barberini.

Keywords: Roman Catholicism, material culture, relics, monasticism.

Devoción y objetos de afecto. Donaciones de Francesco Barberini a las Clarisas de Fara in Sabina, de tesoro a colección

Los objetos conservados en un solo lugar son una fuente valiosa para dibujar otras historias, ubicando en una perspectiva interna y familiar eventos, circunstancias y personas ignorados por la historia oficial. Algunos momentos de la historia del Monasterio de Clarisas de Fara in Sabina (Rieti) que aquí se reproducen a partir de objetos devocionales (pinturas, estatuas, baratijas, restos y reliquias) que se mantienen y algunos fueron ofrecida por el cardenal Francesco Barberini. El análisis de algunas de estas piezas nos permite reconstruir los fragmentos de una historia inédita y considerar hipótesis sobre las políticas religiosas y las orientaciones religiosas del monasterio. Constituida no sólo por los objetos en cuestión, en las palabras de las monjas, sus historias, sus recuerdos y todas las entradas diarias (anotaciones dispersas, notas, columnas y periódicos de la comunidad, cartas) relativos a estos objetos, fuentes, privados e informales, destacan en particular la relación entre Francesco Barberini y Francesca Farnese (1597-1651), fundadora del lugar y, por otro lado, las intenciones estratégicas de Barberini.

Palabras clave: Francesco Barberini, cultura material, reliquias, Fara in Sabina, monaquismo.